

Langue et histoire : des rapports nouveaux

Le double problème de la compréhension et de l'interprétation du langage s'est toujours posé à l'historien, mais le plus souvent de façon limitée : texte et histoire suffirait à décrire cette confrontation. Ce n'est qu'assez récemment qu'il a pris une forme nouvelle – nous reviendrons sur les formes plus traditionnelles, qui n'ont du reste rien perdu de leur intérêt propre – que l'on peut désormais résumer par cet énoncé lapidaire, « langue et histoire ». En réalité, de tout temps, l'historien a travaillé sur les mots, qu'il s'agisse des signes qui permettent de les inscrire et de les déchiffrer (épigraphie, paléographie etc.) ou qu'il s'agisse, et c'est surtout cet aspect qui nous retiendra, du sens dont ils sont porteurs. Quand il affronte ses sources, l'historien retrouve ce bon vieux problème que débat déjà Socrate dans le *Cratyle* de Platon¹ : faut-il partir du nom pour découvrir le réel ? Ou faut-il acquérir la connaissance du réel pour pouvoir le nommer convenablement et ainsi le décrire et le rendre intelligible ? Il ne s'agit pas là d'un enjeu seulement théorique : asseoir la connaissance sur des noms supposés immuables fait du langage une institution naturelle, qui doit son origine à des principes éternels (divins ?) qu'il n'est ni souhaitable ni d'ailleurs possible d'altérer ; alors que si le langage n'est que le produit d'une convention sociale, celle-ci peut être remise en cause et transformée par l'action humaine². De fait, la méthode à laquelle Socrate a recours pour démonter son adversaire pour qui le langage est une donnée de nature et donc quasi-immuable est l'étymologie, qui n'est rien d'autre qu'une forme de recherche de la vérité à travers les variations du langage, et c'est là une méthode qui est depuis toujours restée à l'honneur chez les historiens. Les historiens de l'époque médiévale ont même porté cette pratique à un degré de virtuosité

¹ *Cratyle*, dans Platon, *Œuvres complètes*, éd. et trad. de Léon Robin, Édition de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1950, p. 613-681 : « Cratyle ici présent déclare, Socrate, qu'il existe une rectitude originelle de dénomination, appartenant de nature à chaque réalité ; qu'il n'y a pas de dénomination quand tels hommes ont convenu d'appeler une chose, en utilisant pour cela une partie de leurs articulations vocales ... ».

² Voir la discussion de ce problème dans le cas particulier des « langues coloniales » par Abiodun Goke-Pariola, *The role of language in the struggle for power and legitimacy in Africa*, 1993.

délirante proprement exceptionnel ! L'historien est sans cesse confronté à des phénomènes que l'on n'a su nommer que plusieurs siècles après leur apparition (à commencer par l'État !), à des taxinomies trompeuses, à des appellations ambiguës ou délibérément fallacieuses ... Mais la relation entre l'historien et la langue ne se réduit ni à la relation qu'il entretient professionnellement avec l'herméneutique, ni à celle que lui parfois impose la matérialité opaque du signe.

Le renouvellement de la problématique du rapport de la langue et de l'histoire est venu par plusieurs cheminements. Ainsi, dans le cas de la France auquel nous nous limiterons dans un premier temps, c'est surtout le structuralisme qui a fait converger les réflexions des spécialistes des sciences sociales vers la linguistique. Jusque là, le seul contact étroit et exigeant entre l'histoire et les sciences du langage s'opérait par la philologie, et concernait surtout les historiens de l'Antiquité et du Moyen Âge. Dans les années cinquante, les débuts de ce qui est devenu l'histoire des mentalités ont fait apparaître une sensibilité nouvelle aux mots, dont témoigne par exemple l'œuvre d'un Alphonse Dupront. Mais, avec le structuralisme et le défi qu'il représentait pour les marxistes, c'est dans une atmosphère qui apparaît rétrospectivement bouillonnante et à travers des débats souvent passionnés que les historiens se sont tournés vers la science reine du jour pour rechercher ce qu'elle pourrait leur apporter : découvrant enfin la portée des principes saussuriens, ils ont cherché à trouver un moyen de construire des méthodes leur permettant de s'introduire avec profit dans l'espace du langage défini par les deux pôles de la langue (« fait social » fonctionnant comme un système synchronique) et de la parole (purement individuelle). Au-delà de tentatives empiriques, comme celle (qui a d'ailleurs eu un impact important) d'Antoine Prost analysant les déclarations électorales du Barodet³, ils se sont tournés vers l'analyse de discours, en prenant appui sur les travaux de sémiologues comme Algirdas-Julien Greimas⁴, et de lexicologues comme Georges Matoré⁵ et surtout Jean Dubois qui, de 1962 à 1969, éclairent la voie qui mène du mot – et donc de la simple lexicologie – à l'énoncé puis au discours⁶. Pour les historiens, il reste surtout de ce

³ Antoine Prost, « Vocabulaire et typologie des familles politiques », *Cahiers de lexicologie*, 1969, I (2), p. 115-126.

⁴ Algirdas Julien Greimas, *La mode en 1830. Essai de description du vocabulaire d'après les journaux de mode de l'époque*, Paris (PUF), 2000, réédition de la thèse soutenue en 1948.

⁵ Georges Matoré, *Le vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Genève (Slatkine), 2^e éd., 1967, réédition de sa thèse publiée en 1941 mais soutenue seulement en 1946 ; cf. aussi *La méthode en lexicologie*, Paris (Didier), 1953.

⁶ Cf. Francine Mazière, *L'analyse du discours. Histoire et pratiques*, Paris (PUF), 2005, p. 29-34. La thèse de Jean Dubois, *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Paris (Larousse), 1962, est le point de départ. Il a créé la revue *Langages* en 1966 et c'est avec le n° 13 (1969) consacré à l'analyse de discours qui contient une traduction du texte fondateur du linguiste américain Zelig Harris datant de 1952, *Discourse Analysis*, qu'est

moment clé l'ouvrage de Régine Robin, *Histoire et linguistique*, qui date de 1973 et n'a toujours pas été remplacé⁷, même si Jacques Guilhaumou (que seuls des problèmes de santé ont empêché de prendre part à ce colloque de l'école doctorale) a récemment dégagé d'autres perspectives sur lesquelles nous reviendrons⁸. Le livre de Régine Robin donnait un aperçu des recherches foisonnantes des années soixante, recherches dont beaucoup d'entre nous sont aujourd'hui les héritiers directs. Comme le montre la longue citation empruntée à Michel Foucault qui est placée en exergue du volume, l'objectif était alors de récuser et de remplacer « cette forme d'histoire qui était en secret mais toute entière référée à l'activité synthétique du sujet »⁹ : il ne s'agissait pas seulement d'intégrer à la panoplie méthodologique des historiens quelques uns des outils de la linguistique ou d'annexer à la critique historique les réflexions des linguistes sur la langue et le discours, mais bien de développer une transformation « autochtone » (au sens de Foucault) de la pratique des historiens en les entraînant sur le terrain de l'analyse de discours, même si l'on espérait bien que celle-ci pourrait, grâce à l'application exigeante des méthodes des purs linguistes, entraîner les historiens plus loin que les positions par trop théoriques de Foucault sur les « régularités discursives » et l'archéologie des énoncés ; le marxisme plus ou moins affirmé des tenants de l'analyse de discours les poussait en effet à la plus grande méfiance face à la démarche interprétative du philosophe.

L'analyse de discours¹⁰, puisque c'est bien elle qui était proposée comme une méthode autonome mais intégrable à la panoplie de l'historien, était

consacré ce nouveau champ scientifique, immédiatement illustré par les thèses de ses élèves de Nanterre, Jean-Baptiste Marcellesi et Denise Maldidier.

⁷ Régine Robin, *Histoire et linguistique*, Paris, Larousse, 1973. Quant à Régine Robin elle-même, voir son site internet : <http://www.er.uqam.ca/nobel/24136>; sur son œuvre, *Une œuvre indisciplinaire. Mémoire, texte et identité chez Régine Robin*, édité par Caroline Désy, Vérohique Fauvelle, Viviane Friedman et Pascale Maltais, Sainte-Foy [Québec] (Presses de l'Université Laval), 2007.

⁸ Jacques Guilhaumou, *Discours et événement : l'histoire langagière des concepts*, (Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté. Série Linguistique et Sémiotique, n° 471) Besançon, 2006 ; voir aussi son analyse de l'évolution de l'attitude des historiens à l'égard de la linguistique en général et de l'analyse du discours en particulier : « L'analyse du discours du côté de l'histoire : les historiens et le tournant linguistique », *Langage et Sociétés*, 65, 1993, p 5-38 et sa présentation historiographique dans « Le corpus en analyse du discours : perspective historique », *Corpus*, I, 2003 (revue en ligne). Pour autant, sa lecture de l'évolution de la relation entre les historiens et les linguistes est différente de celle qui est présentée ici.

⁹ M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris (Gallimard), 1969, p. 24.

¹⁰ *Langage et idéologies*, divers auteurs, et présentation de Régine Robin, Paris (Les éditions ouvrières), 1974 ; pour l'évolution du concept et de la méthode, voir Jacques Guilhaumou, Denise Maldidier et Régine Robin, *Discours et archive : expérimentations en analyse du discours*, Liège (Mardaga), 1994.

cependant étroitement liée à deux autres approches, dont les visées théoriques légèrement différentes, me semble-t-il, s'éclairent à la lecture des pages d'*Histoire et linguistique* et de la production des années suivantes. Il peut paraître arbitraire de séparer ces trois tendances et Jacques Guilhaumou a sans doute raison, en tant que l'un des acteurs de premier plan, de cette aventure scientifique, de ne pas le faire : en fait, on retrouve, passant de l'une à l'autre, les mêmes auteurs dans les publications qui peuvent leur être rattachées, toutes trois ont une origine commune (Nanterre et Saint-Cloud) et elles cherchaient à se distinguer aussi bien de l'application aveugle d'une statistique lexicale oubliant le fait primordial que la fréquence des unités dont la succession constitue le discours ne doit rien au hasard¹¹, que d'une lexicologie réduite à des listes de vocabulaire et à des taxinomies détachées de toute contextualisation sociale¹².

La première de ces trois visées était celle de la lexicologie quantitative (ce que l'on appelle plutôt textométrie aujourd'hui) et qui a abouti à l'analyse des données textuelles (A.D.T.) dont parle ici même Damon Mayaffre. Son origine se situe à l'École normale supérieure de Saint-Cloud (aujourd'hui transférée à l'ENS LSH de Lyon), au Centre de Lexicologie Politique créé en 1967 et dont le premier directeur a été Robert-Léon Wagner auquel succède un peu plus tard Maurice Tournier. Les recherches de ce laboratoire portaient en priorité sur la langue politique du XVII^e au XX^e siècles¹³, et elles furent notamment illustrées par la thèse de Michel Launay sur le vocabulaire de Jean-Jacques Rousseau¹⁴, par les recherches

¹¹ Un débat qui n'est pas terminé et qu'Alain Guereau s'emploie à faire renaître : voir le chapitre 9 (Distributions lexicales) de son manuel de *Statistique pour historiens* en ligne pour les étudiants de l'École des Chartes, et notamment le paragraphe 4.6 « Persistances d'erreurs grossières ».

¹² Il s'agissait de se distancier des travaux, importants au demeurant des spécialistes de la statistique lexicale que sont Charles Muller (*Etude de statistique lexicale. Le vocabulaire du théâtre de Pierre Corneille*, Paris, Larousse, 1967, réédité en 1979 et en 1993) ; *Principes et méthodes de la statistique lexicale*, Paris (Hachette), 1977, réédité en 1992 ; et le recueil de ses articles, *Langue française et linguistique quantitative*, Genève (Slatkine), 1979) et Pierre Guiraud (*Les caractères statistiques du vocabulaire*, Paris (PUF), 1954 et *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Paris (PUF), 1960) pour la statistique, et de la lexicologie classique d'un Georges Matoré qui publiait une série de vocabulaires de la langue française par périodes.

¹³ *Formation et aspects du vocabulaire politique français, XVII^e-XX^e siècle*, Paris (Didier-Larousse), 1969.

¹⁴ Michel Launay, *Jean-Jacques Rousseau écrivain politique, 1712-1762*, Cannes-Grenoble (CEL-ACER) Cannes-Grenoble, 1972 (thèse de 1969, rééditée en 1989) et les deux index qui s'y rattachent : Léo et Michel Launay, *Le vocabulaire politique de Jean-Jacques Rousseau et Le vocabulaire littéraire de Jean-Jacques Rousseau*, Paris-Genève (Slatkine-Champion), 1977.

d'Annie Geffroy et de Jacques Guilhaumou¹⁵ (entre autres) sur la Révolution Française, et de Maurice Tournier¹⁶, Pierre Muller¹⁷ et de Denis Peschanski¹⁸ pour les périodes suivantes. L'apport des équipes de l'École normale de Saint-Cloud a été considérable chez les historiens comme chez les « littéraires » (Christiane Marchello-Nizia, qui a plus tard dirigé l'Institut de la Langue Française à l'ENS LSH de Lyon ne me démentira pas). Jacques Guilhaumou résume fort bien l'apport de ce groupe dont il a été l'un des membres les plus actifs :

« la procédure initiale de l'analyse de discours du côté de l'histoire a donc permis, sur la base des méthodes linguistiques et lexicométriques, d'introduire des critères d'exhaustivité et de systématisme à l'intérieur des corpus représentatifs et comparatifs, sélectionnés sur leurs conditions de production »¹⁹.

Les méthodes statistiques mises en œuvre par Pierre Lafon²⁰ et André Salem²¹ et les logiciels mis au point au Centre de Lexicologie Politique sont à la base de ceux qui ont été développés ensuite par Pierre Muller (PISTES), André Salem (Lexico3), Etienne Brunet (HYPERBASE), Serge Heiden (WEBLEX) : ces logiciels dominent toujours la scène française. Ils offrent cependant chacun des propriétés spécifiques, si bien que leurs promoteurs

¹⁵Voir le *Dictionnaire des usages socio-politiques*, sur *Les désignants socio-politiques*, dir. A. Geffroy, J. Guilhaumou et S. Moreno, Paris (Klincksieck), I, 2 vol., 1985 et IV, 1991, sur les *Notions concepts*, Paris (Klincksieck), II, 1987, sur les *Dictionnaires, normes, usages*, Paris (Klincksieck), V, 1988, sur les *Notions pratiques*, Paris (Klincksieck), VI, 1999, sur les *Notions théoriques*, dir. J. Guilhaumou et M.-F. Piguët, Paris (Honoré Champion), VII, 2003 et sur les *Notions pratiques : patrie, patriotisme*, dir. R. Monnier et J. Guilhaumou, Paris (Honoré Champion), VIII, 2006 ; J. Guilhaumou, *Idéologies, discours et conjoncture : l'exemple des discours révolutionnaires, 1792-1794*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Aix-Marseille I, 1978 ; *La langue politique de la Révolution Française*, Paris (Méridien-Klincksieck), 1989 ; *L'avènement des porte-paroles de la République, 1789-1792*, Villeneuve-d'Ascq (Presses Universitaires du Septentrion), 1998 ; *Steyès et l'ordre de la langue : l'invention de la politique moderne*, Paris, 2002, pour ne citer que quelques uns de ses ouvrages les plus importants.

¹⁶ Maurice Tournier, *Un vocabulaire ouvrier en 1848*, Saint-Cloud (CNRS-ENS St-Cloud), 1975, 3 vol. ; *Propos d'étymologie sociale*, Lyon (E.N.S.-Editions), 2002, 3 vol. ; *L'aménagement lexical en France pendant la période contemporaine (1950-1994)*, Paris (H. Champion), 2003.

¹⁷ P. Muller, *Jaurès, vocabulaire et rhétorique*, Paris (Klincksieck), 1994.

¹⁸ Denis Peschanski, *Et pourtant ils tournent : vocabulaire et stratégie du PCF : 1934-1936*, Paris (Klincksieck), 1988.

¹⁹ Guilhaumou, *Discours et événement ...*, p. 16.

²⁰ Pierre Lafon, *Dépouillements et statistique en lexicométrie*, Genève-Paris (Slatkine-Champion), 1984.

²¹ André Salem, *Pratique des segments répétés : essai de statistique textuelle*, Paris (Klincksieck), 1987 et Ludovic Lebart et André Salem, *Statistique textuelle*, Paris (Dunod), 1994.

respectifs se sont entendus pour construire aujourd'hui un nouveau logiciel, en cours de réalisation à l'E.N.S. L.S.H. de Lyon²², qui intégrera leurs différentes possibilités et tiendra compte des exigences de la nouvelle linguistique de corpus et plus précisément de celles du *tagging*²³. L'influence du groupe de chercheurs gravitant autour du Centre a été pérennisée par la revue *Mots. Les langages du politique*, créée en 1980 (mais qui s'est plus tard orientée surtout vers les sciences politiques).

C'est en tous cas le Centre de lexicologie politique de Saint-Cloud qui a pour l'essentiel polarisé l'intérêt des historiens dans le domaine linguistique. Des membres du Centre, Annie Geffroy, Pierre Lafon et Maurice Tournier, se sont associés avec deux enseignants de l'Université de Lyon II (Maurice Mouillaud et Jean Gouazé) et un chercheur de ce qui était alors la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Etudes, Michel Demonet, pour offrir en 1975 dans une étude des tracts rassemblés par les étudiants de la Sorbonne à l'instigation de Jean Maitron, un panorama qui reste encore aujourd'hui précieux – notamment à propos des co-occurrences – des méthodes auxquelles l'informatique venait d'ouvrir l'accès et de leur substrat théorique. Ce volume représente une sorte d'aboutissement des recherches méthodologiques du laboratoire qui n'a plus été véritablement dépassé avant l'avènement de la linguistique de corpus²⁴.

La textométrie a poursuivi son chemin et elle connaît aujourd'hui de nouveaux prolongements : l'existence de quantités considérables de textes numérisées a poussé à la mise au point d'une nouvelle méthode, le *text mining*²⁵, qui permet de remplacer avantageusement les analyses de contenu. Quant aux statistiques appliquées à la textométrie, elles se sont diversifiées²⁶ : l'étude des cooccurrences s'est étendue à celle des rafales et à celle des « thèmes »²⁷, on s'est intéressé aux rythmes d'apparition des mots

²² Il faut toutefois signaler qu'une autre famille de logiciels a été créée en liaison avec les recherches du linguiste Maurice Gross : le système INTEX développé par Max Silberztein (depuis 2002, NooJ), qui semble (du moins à ma connaissance) avoir été peu utilisé par les historiens. Signalons également Alceste (Analyse des Lexèmes Co-occurents dans les Enoncés Simples d'un TExte), développé par Max Reinert.

²³ Voir Benoît Habert, Adeline Lazarenko et André Salem, *Les linguistiques de corpus*, Paris (Armand Colin), 1997 et la revue électronique *Corpus*, accessible sur internet : <http://corpus.revues.org>.

²⁴ *Des tracts en mai 68. Mesures de vocabulaire et de contenu*, Paris (Fondation Nationale des Sciences Politiques/Armand Colin), 1975.

²⁵ Voir la présentation d'Adeline Nazarenko lors de l'atelier IV du programme ATHIS (Ateliers « Histoire et Informatique ») à l'ENS LSH de Lyon, sur le site de Ménestrel.

²⁶ On suivra l'évolution grâce aux *Actes des Journées internationales d'Analyse statistique des données textuelles* (JADT).

²⁷ Un des points forts d'Hyperbase. Pour des informations sur Hyperbase, se reporter au site <http://ancilla.unice.fr/~brunet/pub/hyperbase.html>.

dans les textes jusqu'à pouvoir les cartographier²⁸. Certains domaines particuliers se sont développés, notamment l'anthroponymie, pour laquelle Pascal Chareille vient de publier une remarquable étude de méthodologie statistique²⁹. Des méthodes nouvelles, même si elles présentent une certaine parenté avec l'analyse factorielle, sont apparues, comme la *Latent Semantic Analysis*³⁰ ou la sémantique vectorielle, pour laquelle chaque texte est un vecteur dont chaque valeur correspond à l'un de ses mots : la distance entre les textes est estimée à partir de l'angle entre les vecteurs qui les représentent. Elles utilisent des méthodes plus ou moins complexes pour pondérer les fréquences des mots.

La seconde de ces visées théorique était celle que portait principalement Michel Pêcheux, l'analyse automatique du discours (en abrégé A.A.D.), à laquelle beaucoup croyaient alors. Inspirée de la linguistique de Zelig Harris et de sa théorie de la transformation, tout en critiquant certains de ces aspects, l'A.A.D. visait à ramener, par des procédures automatiques de transformation, la multitude des énoncés empiriquement possibles à un nombre relativement limité de constructions qu'il serait ensuite possible d'analyser lexicalement et quantitativement, grâce à des logiciels informatiques³¹. La linguiste Denise Maldidier et, « du côté de l'histoire », Régine Robin et Jacques Guilhaumou, comme d'ailleurs les membres du Centre de Lexicologie Politique de Saint-Cloud, ont été passionnés par les perspectives ouvertes par les réflexions théoriques qui fondaient l'entreprise. Ils ont contribué – surtout Denise Maldidier qui travaillait alors sur l'impact de la guerre d'Algérie sur le vocabulaire politique – aux premières applications pratiques de l'A.A.D., mais d'importantes difficultés sont vite apparues³² et, de fait, bien qu'il ne s'agisse en fait là que de coïncidences, le suicide de Michel Pêcheux en 1983 puis la mort accidentelle de Denise Maldidier un peu plus tard ont semblé mettre fin à une expérience, qui en

²⁸ Un des points forts de Lexico3. Pour des informations Lexico 3, se reporter au site : <http://www.cavi.univ-paris3.fr/Ilpga/ilpga/tal/lexicoWWW/lexico3.htm>.

²⁹ Pascal Chareille, *Genèse de médiévale de l'anthroponymie moderne. VI : Le nom : histoire et statistiques. Quelles méthodes quantitatives pour une étude de l'anthroponymie médiévale ?*, (Université de Tours) Tours, 2008. Pour l'anthroponymie moderne, on se reportera à Jacques Maître, « Les fréquences des noms de baptême en France. Rite de dénomination et linguistique statistique », *L'Année sociologique*, 3^e sér., XV, p. 31-74.

³⁰ Thomas Landauer, P.W. Foltz et D. Laham, « Introduction to Latent Semantic Analysis », *Discourse Processes*, 25, 1998, p. 259-284 (à signaler un excellent article d'introduction dans la Wikipedia, mis à jour en décembre 2008). Un site de l'Université du Colorado à Boulder est dédié à la LSA : <http://lsa.colorado.edu>.

³¹ Michel Pêcheux, *Analyse automatique du discours*, Paris (Dunod), 1969.

³² Michel Pêcheux, *Les vérités de La Palice : linguistique, sémantique, philosophie*, Paris (F. Maspero), 1981 ; *L'inquiétude du discours*, Paris (Éd. des Cendres), 1990 : textes de Michel Pêcheux choisis et commentés par Denise Maldidier.

dépit de son apparent échec final, a sans doute été très riche d'enseignements³³.

La troisième de ces visées est celle qui correspond à la conception d'un nouveau champ scientifique, celui de la sociolinguistique. Sept ans avant le livre de Régine Robin était paru aux États-Unis celui de William Labov sur la stratification sociale, telle qu'elle apparaissait dénotée par l'anglais parlé dans les différents quartiers de New York³⁴. Ce livre passe pour être l'ouvrage fondateur de la sociolinguistique, une discipline qui a très rapidement semblé capable d'apporter une réponse à une partie au moins des interrogations historiennes³⁵. En France, c'est l'un des élèves de Jean Dubois, Jean-Baptiste Marcellesi, qui s'est le premier réclamé de la sociolinguistique³⁶. Les historiens et les sociolinguisticiens qui ont travaillé ensemble se sont intéressés aux textes du mouvement syndical, mais les sociolinguisticiens ont quant à eux abordé bien d'autres aspects : la langue des ouvriers et des travailleurs (Bernard Gardin³⁷), les expressions linguistiques de la xénophobie (Pierre Fiala et Marianne Abel³⁸), les concurrences entre les langues et leurs rapports avec le colonialisme (Louis-Jean Calvet³⁹). On peut aussi rattacher à cette mouvance sociolinguistique le

³³ Voir Denise Maldidier, « L'inquiétude du discours. Un trajet dans l'histoire de l'analyse du discours : le travail de Michel Pêcheux », *Semen*, VIII (4), 1993, p. 103-116.

³⁴ W. Labov, *The Social Stratification of English*, New York, 1966 (édition de sa thèse soutenue à Columbia University en 1964) ; *Sociolinguistic patterns*, Philadelphie, 1972 (traduit en français sous le titre de *Sociolinguistique*, Paris, 1976, avec une longue introduction de Pierre Encrevé) et *Language in the inner city : studies in the Black English vernacular*, Philadelphie, 1972 (traduit en français sous le titre de *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, 1978). Le terme même de sociolinguistique a, semble-t-il, été généralisé par Joshua Fishman.

³⁵ Pour faire connaissance avec la socio-linguistique française, voir *Linguistique et société*, numéro spécial de *Langue Française*, 9, février 1971, dirigé par Jean-Baptiste Marcellesi, et *Socio-linguistique. Approches, Théories, Pratiques. Actes du Colloque organisé du 27 novembre au 2 décembre 1978 par le GRECO, Université de Rouen*, édité par Bernard Gardin et Jean-Baptiste Marcellesi, Paris (PUF), 1978, 2 vol.

³⁶ Sa thèse, *Le Congrès de Tours (décembre 1920) : études socio-linguistiques*, Paris (Le Pavillon), 1971 était préfacée à la fois par Ernest Labrousse et par Jean Dubois. Il a publié avec Bernard Gardin, *Introduction à la sociolinguistique : la linguistique sociale*, Paris (Larousse), 1974 et publié *Sociolinguistique. Approche, théories, pratiques. Actes du colloque organisé du 27 novembre au 2 décembre 1978*, Paris (PUF), 1980, 2 vol. Le colloque avait été patronné, entre autres, par Jean Dubois, Maurice Tournier, Frédéric François et Pierre Bourdieu.

³⁷ Sa thèse soutenue en 1988 a été publiée sous le titre *Langage et luttes sociales*, Limoges, 2005.

³⁸ Pierre Fiala et Marianne Abel, *Langages xénophobes et consensus national en Suisse, 1960-1980*, Neuchâtel, 1988.

³⁹ Louis-Jean Calvet, *La sociolinguistique*, Paris (PUF, Que sais-je), 1993 (5^e éd. 2005) ; *Pour et contre Saussure : vers une linguistique sociale*, Paris (Payot), 1975 ; *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris (Payot), 1987 ; *Linguistique et colonialisme : petit traité*

Groupe de Travail d'Analyse de Discours, qui publie la revue *Langage et société*, et qui a été fondé par Pierre Achard dès 1976 : animé essentiellement par des sociologues, il a attiré quelques historiens, parmi lesquels on peut citer notamment les noms de Jean-Marie Bertrand et de Jacques Guilhaumou⁴⁰.

En fait, même si, comme nous l'avons vu, l'analyse de discours a continué à se développer vers la logométrie (ou textométrie) et s'est ainsi pleinement intégrée à la nouvelle linguistique de corpus⁴¹, les historiens, à quelques exceptions près (dont évidemment, au premier chef, Jacques Guilhaumou⁴², mais, significativement, au sein d'un laboratoire de linguistique !), sans doute rebutés ou effrayés par la technicité des méthodes et le temps de travail qu'implique la préparation des corpus, se sont éloignés des pratiques quantitatives pourtant constitutives de ce champ scientifique, alors que les linguisticiens ont continué à les pratiquer⁴³. En revanche, ils n'ont pas pour autant renié leur adhésion à la sociolinguistique. Ainsi, sans abandonner pour autant le programme scientifique de l'analyse de discours, Jacques Guilhaumou n'a pas de réticence à se considérer lui-même comme sociolinguiste⁴⁴ et Régine Robin – d'abord pour le moins méfiante à l'égard de la sociolinguistique – s'oriente aujourd'hui plus nettement du côté de la sociologie de la littérature⁴⁵. L'influence de son étude sur le réalisme

de glottophagie, Paris (Payot-Rivages), 2001 et, avec Jean Véronis, *Les mots de Nicolas Sarkozy*, Paris (Seuil), 2008. Voir le très riche site personnel de Louis-Jean Calvet, <http://pagesperso-orange.fr/Louis-Jean.Calvet/>.

⁴⁰ Le groupe a organisé un colloque avec des historiens : *Histoire et linguistique*, édité par P. Achard, M.-P. Gruenais, D. Jaulin, Paris (Éd. de l'EHESS), 1984. Signalons un numéro spécial (113, septembre 2005) de la revue, *Le politique en usages (XIV^e-XIX^e siècles)* dirigé par Olivier Bertrand et Jacques Guilhaumou.

⁴¹ À côté de *Corpus* (voir ci-dessus note 23), il faut citer la revue en ligne *Lexicometrica*, www.univ-paris3.fr.

⁴² *Dictionnaire des usages socio-politiques du français ... op. cit.*, voir note 15 *supra* ; Guilhaumou, *Discours et événement ...*, *op. cit.*, p. 74-78.

⁴³ Cf. Pierre Fiala, éd., *In'égalité/s. Usages lexicaux et variations discursives (18^e-20^e siècles)*, Paris (L'Harmattan), 1999 ; Anne-Marie Hetzel, Josette Lefèvre, René Mouriau et Maurice Tournier, *Le syndicalisme à mots découverts. Dictionnaire des fréquences (1971-1990)*, Paris (Syllepse), 1998 ; analyse dans Guilhaumou, *Discours et événement ...*, *op. cit.*, p. 72-73.

⁴⁴ *Ibidem.*, p. 13-14.

⁴⁵ Cf. le chapitre consacré par Régine Robin à la sociolinguistique, qu'elle situe dans la suite directe des méthodes lexicologiques de Georges Matoré : *Histoire et linguistique*, *op. cit.*, p. 35-53 ; elle conclut : « Disons qu'à l'heure actuelle, la socio-linguistique, telle qu'elle est conçue, donne accès à une description du discours, mais non à une explication de la pratique discursive ». De son côté, Louis-Jean Calvet note d'ailleurs que, pour beaucoup de ses fondateurs, la sociolinguistique permettait de se démarquer des recherches jugées trop formelles de la linguistique générative de Chomsky (« Pour une linguistique du désordre et de la complexité », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, 1, 2007, p. 40-42). En revanche, depuis qu'elle est professeur à l'Université du Québec à Montréal, ses travaux la rangent désormais plutôt du côté de la sociolinguistique ; elle a créé avec Marc Angenot de

socialiste⁴⁶, tout comme de celles de Jean-Pierre Faye sur les langages du totalitarisme⁴⁷, ont d'ailleurs contribué à élargir l'horizon de l'analyse de discours et à l'intégrer à l'horizon plus large mais moins exigeant méthodologiquement de la sociolinguistique d'une part, et de l'histoire des idées politiques de l'autre. C'est ainsi que l'analyse de discours « à la française⁴⁸ » devient compatible avec une autre évolution qui peut pourtant être considérée comme plus ou moins contradictoire, celle du *linguistic turn* initié par les historiens américains et dans laquelle la critique des données textuelles est une opération centrale.

En effet, au moment même où de nombreux historiens se lançaient en France dans l'aventure de l'analyse de discours avec ses fortes exigences méthodologiques, tant en matière de statistique que de linguistique, se dessinait outre-Atlantique⁴⁹ une orientation très différente, ce que l'on appelle en général le *linguistic turn*, dont l'origine est plutôt à rechercher du côté de la sémiotique de Peirce et de l'anthropologie culturelle de Clifford Geertz⁵⁰ que du côté des linguistes. La réflexion sur le texte a certes conduit les historiens américains vers la linguistique, mais c'est en réalité sur la critique textuelle et littéraire qu'ils se sont appuyés. Ils l'ont fait par l'intermédiaire des méthodes de la sémiotique, et par celui de l'œuvre des philosophes « postmodernes » comme Michel Foucault et surtout Jacques Derrida qui, pour autant que je puisse en juger d'après ce que dit Gabrielle Spiegel⁵¹, semble avoir exercé une influence sur l'histoire et les historiens

l'Université McGill à Montréal le Centre interuniversitaire d'analyse de discours et de sociocritique des textes (CIADEST) et dirige avec lui le RAIC (Réseau d'Analyse des Idéologies et des Cultures) : voir la revue *Discours Social/Social Discourse*.

⁴⁶ Régine Robin, *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, Paris (Payot), 1986.

⁴⁷ Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires, critique de l'économie narrative, 1. Critique de l'économie narrative*, Paris (Hermann), 1972 et 2. *La raison narrative*, Paris (Balland), 1990 ; sur l'importance de Faye, Guilhaumou, *Discours et événement...*, *op. cit.*, p. 19-20.

⁴⁸ L'un de ses caractères essentiels, l'approche quantitative, est très peu présente dans les travaux anglo-saxons (pourtant grands consommateurs de procédure statistiques complexes dans le cadre de la stylométrie). Ce n'est qu'au moment du bicentenaire de l'indépendance américaine que des études quantitatives se sont multipliées.

⁴⁹ Gabrielle M. Spiegel, *The Past as Text. The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore-Londres (The John Hopkins University Press), 1999 ; voir aussi Geoff Eley, « De l'histoire sociale au tournant linguistique dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980 », *Genèses. Sciences Sociales Histoire*, VII, mars 1992, p. 163-193.

⁵⁰ Parmi les textes les plus importants de Clifford Geertz, *Negara : The Theatre State in Nineteenth-Century Bali*, Princeton (Princeton University Press), 1980, et les rééditions de ses différents articles : *The Interpretation of Cultures*, New York (Basic), 1973 et *Local Knowledge : Further Essays in Interpretative Anthropology*, New York (Basic), 1983.

⁵¹ Il est assez logique que le postmodernisme du *new criticism* s'appuie sur Derrida et sa théorie de la déconstruction, et que l'orientation sociolinguistique conduise à s'intéresser à Michel Foucault.

beaucoup plus forte aux États-Unis qu'elle n'a pu l'être en France. En tout état de cause, les orientations américaines (« histoire intellectuelle », « nouvelle histoire socio-culturelle », *New Historicism* etc.)⁵² ne font pratiquement aucune place ni aux méthodes quantitatives, ni à la linguistique proprement dite. Leurs interrogations communes portent sur le lien entre le discours historique et un « réel » plus ou moins hors de portée du travail d'enquête scientifique ; elles sont ainsi pratiquement en contradiction avec les postulats scientifiques de l'analyse de discours et plus particulièrement avec ceux de la logométrie. L'un de ceux qui a critiqué de la façon la plus approfondie les options des historiens américains, Roger Chartier⁵³, est d'ailleurs lui-même tout aussi méfiant, pour ne pas dire plus, devant les mirages du quantitatif ; d'ailleurs, quand on lui parle discours, il répond Foucault, pas analyse de discours⁵⁴. Et d'une façon générale, il ne me semble pas exagéré de dire que sociologues et historiens anglo-saxons montrent relativement peu d'intérêt pour les approches quantitatives de l'étude des textes, qu'il s'agisse de sociolinguistique⁵⁵ ou de textométrie⁵⁶.

Jacques Guilhaumou⁵⁷ a pourtant voulu déceler dans ce qu'il appelle « l'histoire » ou « l'analyse langagière des concepts » une convergence entre l'analyse du discours et les travaux de Reinhard Koselleck⁵⁸ en Allemagne,

⁵² John E. Thoenes, « Intellectual History after the Linguistic Turn : The Autonomy of Meaning and the Irreducibility of Experience », *American Historical Review*, 92, 1987, p. 879-907.

⁵³ Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris (Albin Michel), 1998, p. 87-125.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 19.

⁵⁵ Cf. les travaux de Norman Fairclough, *Language and power*, Londres-New York (Longman), 1989 (2^e éd. Harlow, 2001) ; *Critical discourse analysis. The critical study of language*, Londres-New York (Longman), 1995 ; *Analysing discourse. Textual analysis for social research*, Londres-New York (Routledge), 2003.

⁵⁶ Mais voir Mark Olsen et Louis-George Harvey, « Daniel T. Rodgers's contested truths », *Journal of the History of Ideas*, 49 (4), 1988, p. 653-664, appuyé sur la version électronique des *American Constitution and Political Documents from the Constitutional Papers Bicentennial Edition*, Provo [Utah], 1987, et « Computers in Intellectual History : Lexical Statistics and the Analysis of Political Discourse ». Il est aujourd'hui co-directeur de l'*American and French Research Center on the Treasury of the French Language*, un projet de l'Université de Chicago associée à des équipes françaises.

⁵⁷ Guilhaumou, *Discours et événement...*, *op. cit.*, p. 43-86, dans un chapitre intitulé « Le tournant linguistique de l'histoire conceptuelle », où l'on trouve certes du « textuel », mais guère de « linguistique » ... Sur l'histoire langagière des concepts, du même : « De l'histoire des concepts à l'histoire linguistique des usages conceptuels », *Genèse*, 38, mars 2000, p. 105-118 et « L'histoire des concepts : le contexte historique en débat (note critique) », *Annales H.S.S.*, 56, 2001 (3), p. 685-698.

⁵⁸ Guilhaumou, *Discours et événement ...*, p. 47-51 ; pour Koselleck et la *Begriffsgechichte*, voir O. Brunner, W. Conze et R. Koselleck, *Geschichtliche Grundbegriffe : Historisches Lexikon zur politisch-sozialer Sprache in Deutschland*, Stuttgart (Klett-Cotta), 8 vol., 1972-1997 et H.-J. Lüsebrink, R. Reichardt et E. Schmitt, *Handbuch politisch-sozialer*

et de « l'école de Cambridge⁵⁹ » (John Pocock⁶⁰, Quentin Skinner ou Mark Bevir⁶¹) en Angleterre. Il ne s'agit pas évidemment ici de récuser l'importance ou de minimiser l'apport de la *Begriffsgeschichte* et de ces historiens anglo-saxons. Mais pour prendre l'exemple de Quentin Skinner⁶², dont je connais mieux le travail que celui de Koselleck – encore que j'ai eu la chance de les rencontrer l'un et l'autre – et quel que soit l'intérêt (considérable) et la perspicacité de ses analyses⁶³, elles ne font appel qu'à une dimension critique, somme toute assez classique. L'important est pour lui l'analyse critique de l'intention de l'auteur, pour établir avec certitude ce qu'il a véritablement eu l'intention précise de dire, ne serait ce que parce que c'est à ce niveau là et à ce niveau là seulement de signification qu'il est raisonnable d'arriver à une certitude grâce à la méthode critique ; il y a d'autres niveaux de signification, ce que le texte signifie en soi et ce que le texte en vient à signifier pour ses différents « lecteurs » au fil des ans, mais ce n'est pas *a priori* ce qui l'intéresse⁶⁴. Et il définit très clairement l'avantage de s'intéresser au concept plutôt qu'au mot : les mots qui

Grundbegriffe in Frankreich, Munich (Oldenburg), 1985-2000 ; cf. l'essai datant de 1986 « Histoire sociale et histoire des concepts » traduit dans Reinhard Koselleck, *L'expérience de l'histoire*, Paris (Seuil/Gallimard), 1997, p. 103-119. La position de Quentin Skinner par rapport à celle de Koselleck est précisée dans le chapitre 10 de *Visions of Politics. I. Questions of Method*, Cambridge (CUP), 2003, p. 175-187.

⁵⁹ Julien Vincent, « Concepts et contextes de l'histoire intellectuelle britannique : l'« École de Cambridge » à l'épreuve », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, L (2), 2003, p. 187-207.

⁶⁰ Guilhaumou, *Discours et évènement ...*, p. 51-54 ; pour J.G.A. Pocock, voir *The Ancient Constitution and the Feudal Law : a study of English historical thought in the 17th century*, Princeton (Princeton U.P.), 1957 [trad. fr., Paris (PUF), 1987] ; *The Machiavellian Moment. Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton (Princeton U.P.), 1975 [trad. fr., Paris (PUF), 1997] ; *Virtue, commerce and history: essays on political thought and history, chiefly in the eighteenth century*, Cambridge (CUP), 1985 [trad. fr., Paris (PUF), 1998] ; *Barbarism and Religion*, Cambridge (CUP), 4 vol., 1999-2005.

⁶¹ Guilhaumou, *Discours et évènement ...*, p. 65-72 ; pour Mark Bevir, voir *The Logic of the History of Ideas*, Cambridge (CUP), 1999 ; mais voir sur ce commentaire Vincent, *art. cit.*, p. 195, note 19.

⁶² Guilhaumou, *Discours et évènement ...*, p. 51-64 ; pour Quentin Skinner, voir *The Foundations of Modern Political Thought*, Cambridge (CUP), 2 vol., Cambridge (CUP), 1978 [trad. fr., Paris (Albin Michel), 2001] ; *Machiavelli. A very short introduction*, Oxford (O.U.P.), 1981 [trad. fr., Paris (Seuil), 1989] ; *Visions of Politics*, Cambridge (CUP), 3 vol., 2002 et *Hobbes and Republican Liberty*, Cambridge (CUP), 2008 ; sur Skinner, voir notamment James Tully, « The pen is a mighty sword : Quentin Skinner's analysis of politics », dans *Id.*, éd., *Meaning and context. Quentin Skinner and his Critics*, Cambridge, 1988, p. 7-25 et Q. Skinner, « Some problems in the analysis of political thought and action », p. 97-132.

⁶³ Cf. J.-Ph. Genet, *La genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003, p. 261-262.

⁶⁴ « Motives, intention and interpretation » dans *Visions of Politics. I...*, *op. cit.*, p. 90-102.

désignent le mieux un concept peuvent n'être pas disponibles à une époque où pourtant le concept existe ; par exemple, Milton dans son *Paradis perdu* utilise le concept d'« originalité » mais le mot n'existe pas encore dans la langue⁶⁵. Autrement dit, si sa préoccupation première reste d'historiciser l'histoire des idées et qu'il est indéniablement attentif aux phénomènes linguistiques, se rapprochant ainsi des historiens et leur offrant le bénéfice de l'accès à sa formidable culture, il se situe aux antipodes de la démarche lexicale et lexicométrique et de l'approche sémantique fondée sur l'analyse systématique des cooccurrences qui est la marque même de l'école de Saint-Cloud. Que je sache, il ne pratique nullement ces méthodes, et j'ai du mal à comprendre pourquoi Jacques Guilhaumou, qui les a pratiquées et les pratique assidûment, croit trouver une planche de salut dans cette histoire des concepts qui, si elle est une avancée incontestable dans l'arsenal méthodologique des historiens des idées et des philosophies me paraît plutôt un retour en arrière pour les historiens. Encore une fois, ceci n'est ni une critique du travail de Jacques Guilhaumou, ni de celui de Quentin Skinner qui a bien prouvé que l'étude érudite et minutieuse de l'intention de l'auteur et celle de ses capacités d'interprétation des termes qu'il emploie en fonction des contextes de production du texte est indispensable à l'histoire des idées telle qu'il la conçoit ; mais l'historien qui n'est pas un historien des idées, à partir du moment où il veut franchir le gouffre que Reinhard Koselleck perçoit entre l'histoire sociale et l'histoire des concepts et où il entend réinscrire le texte (ou plutôt le discours) au cœur de l'histoire sociale, ne peut se contenter de cette approche. Ce qu'a voulu dire l'auteur en est évidemment une composante essentielle, mais le texte à partir du moment où il circule ne lui appartient plus : et il est fait d'un ensemble de signes qui font sens au-delà même de ce que l'auteur entend dire. Le texte dit forcément autre chose que ce que dit l'auteur, et il ne dit d'ailleurs pas la même chose à chacun de ses lecteurs ou de ses récepteurs. et c'est précisément pourquoi il se tourne vers la linguistique, du moins s'il prend au sérieux les avertissements de Michel Foucault.

Pour nous, et sans vouloir aucunement opposer un autre modèle – car la langue médiévale a ses spécificités qui suffisent à imposer d'autres approches – à celui des travaux des historiens modernistes ou contemporanistes, nous sommes restés fidèles à une approche quantitative résolument axée sur la sémantique⁶⁶. Plusieurs jeunes médiévistes ont

⁶⁵ « The idea of a cultural lexicon », *ibidem*, p. 158-174 (une attaque contre le critique marxiste Raymond Williams).

⁶⁶ J.-Ph. Genet, « Automatic text processing and factorial analysis: a method for determining the lexicographical horizon of expectation », dans A. Gilmour-Bryson, éd., *Computer Applications to Medieval Studies*, Kalamazoo, 1984, p.147-175; « Le médiéviste, la naissance du discours politique et la statistique lexicale : quelques problèmes », dans *L'Écrit dans la société médiévale, Textes en hommage à Lucie Fossier*, Paris, 1991, p. 289-298 ; « Un corpus

accepté de travailler dans cette même direction⁶⁷. Dans une veine un peu différente mais fortement marquée par la lexicologie, on signalera aussi les travaux d'Olivier Bertrand qui portent sur la traduction en général et sur le transfert dans la langue française du vocabulaire abstrait du latin savant⁶⁸.

Si j'ai tenu à faire ce rappel historiographique, c'est que la cinquantaine d'années qui nous sépare du point de départ de ces débats, ont profondément renouvelé tous les aspects des recours historiens au texte et à la langue et qu'il faut évidemment s'attendre à en retrouver la trace dans le texte des communications qui suivent. Ceci étant dit, le programme des deux journées que l'École doctorale d'histoire de Paris I a consacrées à « Langue et histoire » était conçu pour nous permettre d'aborder les aspects les plus variés du rapport de la langue à l'histoire. Ils ont été regroupés en quatre grands ensembles. Le premier d'entre eux envisageait les rapports entre divers domaines de la linguistique et l'histoire, englobant d'ailleurs à la fois l'ensemble des démarches « littéraires » et la philologie, dans la mesure où la linguistique elle-même s'intéresse de plus en plus à la philologie, comme le démontrent amplement plusieurs articles réunis dans le volume collectif *Science du texte et analyse du discours*⁶⁹. De fait, la philologie nous ramène à l'exercice érudit qui est à la fois le plus traditionnel et le plus indispensable à l'historien, du moins à celui des périodes anciennes : mais la philologie s'est elle-même enrichie des apports de la linguistique. En tous cas, quel que soit l'équilibre entre linguistique, philologie et critique littéraire, l'historien a besoin de ces disciplines et de leurs méthodes pour aller plus loin dans la compréhension des textes sur lesquels il travaille.

de textes politiques : les textes parlementaires anglais de 1376 à 1410 », dans les *Actes du II^e Colloque National de l'Association Française pour l'histoire et l'informatique*, éd. par A. Ruggiero, numéro spécial des *Cahiers de la Méditerranée*, n° 53, décembre 1996, p. 123-148. « Le vocabulaire politique du *Polycraticus* de Jean de Salisbury : le prince et le roi », dans Martin Aurell, dir., *La cour Plantagenêt (1154-1204). Actes du Colloque tenu à Thouars du 30 avril au 2 mai 1999*, Poitiers, C.E.S.C.M., 2000, p. 187-215 ; « De Richard II à Richard III : le conseil », dans A. Marchandisse et J.-L. Kupper, « *A l'ombre du pouvoir* ». *Les entourages princiers au Moyen Âge*, Genève, 2003, p. 177-202 ; « Paix et guerre dans les sermons et les discours parlementaires anglais », dans Rosa Maria Dessi, éd., *Prêcher la paix et discipliner la société (XIII^e-XV^e siècles)*, Turnhout, 2005, p. 167-200.

⁶⁷ Voir, désormais, la belle thèse d'Aude Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité. Littérature et société dans l'Angleterre du XIV^e siècle*, Paris (Publications de la Sorbonne), 2007.

⁶⁸ O. Bertrand, *Du vocabulaire religieux à la théorie politique en France au XIV^e siècle : les néologismes chez les traducteurs de Charles V*, Paris, Connaissances et Savoirs, 2005.

⁶⁹ Jean-Michel Adam et Ute Heidemann, éd., *Science du texte et analyse du discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*, Genève (Slatkine), 2005 ; je remercie Jacques Guilhaumou de m'avoir signalé cet ouvrage.

La première exigence est, tout simplement, de « comprendre » la lettre des textes. Ainsi, Claude Rilly⁷⁰ réussit à redonner sens à des documents épigraphiques méroïtiques en montrant à l'issue d'une recherche linguistique que leur langue se rapproche des langues parlées au Tchad et au Soudan : c'est de l'étude de l'Afrique Noire que viendra la lumière, et non plus seulement de l'Égypte dont vient pourtant la première des écritures utilisées pour écrire ces textes. Mais l'historien peut aussi avoir besoin des lunettes du philologue et du linguiste pour y voir plus clair dans des textes dont il est parfois mal armé pour saisir les nuances grammaticales. Sans leurs savoirs spécifiques, certains phénomènes risquent de lui échapper. Ainsi les historiens sont-ils capables d'aborder par plusieurs angles fort subtils la problématique de la redécouverte médiévale de l'individu au XII^e siècle⁷¹ : mais il faut que ce soit Christiane Marchello-Nizzia⁷² qui nous montre que c'est précisément à cette époque qu'évolue la relation en ancien français entre les démonstratifs et les possessifs : les démonstratifs se spécialisent, les uns pour désigner ce qui fait partie de la sphère du locuteur (*cist*) et les autres ce qui s'en éloigne et s'en différencie (*cil*). De même, Monique Gouillet⁷³ insiste sur la nécessité pour l'historien de prendre en compte les

⁷⁰ « Les interprétations historiques des stèles méroïtiques d'Akinidas à la lumière des récentes découvertes », p. 00-00 *infra* ; Claude Rilly est chargé de recherche au CNRS, au LLACAN (Laboratoire Langage, Langues et Cultures d'Afrique Noire) à l'Institut d'Études Textuelles de Villejuif. Il a publié *La langue du royaume de Méroë : un panorama de la plus ancienne culture écrite d'Afrique subsaharienne*, Paris (H. Champion, 2007). On trouvera une présentation de ses recherches (entretien avec Elisabeth de Pablo) et un accès à ses publications les plus récentes dans les archives audiovisuelles de la recherche mises en ligne par l'ESCOM (<http://archivesaudiovisuelles.fr/FR>).

⁷¹ Voir notamment Dominique Iogna-Prat et Brigitte Bedos-Rezak, *L'individu au Moyen Âge : individualisation et individualisation avant la modernité*, Paris (Aubier), 2005.

⁷² « Savoir lire ce qui est écrit : le rôle des démonstratifs et des possessifs dans le français médiéval », p. 00-00 *infra*. Christiane Marchello-Nizia est professeur à l'École Normale Supérieure LSH de Lyon et membre de l'UMR ICAR ; elle a dirigé l'Institut de la Langue Française. Parmi ses publications, signalons l'*Histoire de la langue française aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris (Bordas), 1979 [rééd. Armand Colin, 2005], *Dire le vrai : l'adverbe « si » en français médiéval : essai de linguistique historique*, Genève (Droz), 1985, l'*Histoire de la Langue française*, Paris (Nathan), 1989 [5^e éd. 1998] écrit en collaboration avec Jacqueline Picoche, *Le français en diachronie : douze siècles d'évolution*, Gap (Ophrys), 1999, *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles (De Boeck), 2006. Elle a également édité et traduit plusieurs textes médiévaux, notamment *Le roman de la poire* (Paris [Société des Anciens Textes Français], 1985) et *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir (Paris [Stock], 1995) et dirigé l'édition de *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes* (Paris [Gallimard], 1995).

⁷³ « La contrainte littéraire, le topos et le réel voilé », p. 00-00 *infra*. Monique Gouillet, directrice de recherche au CNRS, dirige actuellement la Laboratoire de Médiévistique Occidentale de Paris (CNRS-Paris 1). Elle a participé au volume dirigé par Michel Parisse, *La vie du pape Léon IX*, Paris (Les Belles-Lettres), 1997 [2^e éd., 2009, à paraître] et, seule, les œuvres d'Adson de Montier-en-Der (*Opera hagiographica*, Corpus Christianorum, Continuatio Medievalis 198, Turnhout [Brepols], 2003), de Hrotsvita de Gandersheim

contraintes qu'impose le genre du texte, quel qu'il soit : ainsi, les miracles qui fournissent la trame des textes hagiographiques doivent-ils être considérés comme des cases vides que l'auteur va remplir *ad libitum*. C'est d'ailleurs ce qui rend les textes hagiographiques si riches pour l'histoire des mentalités ou pour l'anthropologie historique ; encore faut-il être capable de démêler ce qui relève du topos, du modèle littéraire (conscient ou inconscient), puisque le simple fait de donner à lire l'histoire en fait du même coup une fiction, la réalité étant voilée par le discours : nous rejoignons ici l'une des thèses favorites des historiens du *linguistic turn*, mais l'on voit que l'historien n'est pas totalement démuné face aux artifices de la mise en récit, pour peu qu'il prenne appui sur une approche pluridisciplinaire.

Mais les pratiques et les intérêts des linguistes se sont aussi en partie déplacés, nous l'avons vu, vers la sociolinguistique. Or, celle-ci a peu à peu étendu son emprise de l'étude des phénomènes contemporains où la phonétique et la phonologie jouent un rôle essentiel, vers celle des périodes antérieures, où ses méthodes ont permis d'obtenir dans nombre de domaines des résultats saisissants, auxquels les historiens n'auraient jamais pu parvenir seuls. La sociolinguistique est, d'une façon générale, indispensable pour aborder le rapport entre langue et société et, à travers elle, un très grand nombre de problèmes essentiels pour l'historien peuvent trouver des éléments de réponse solides. Il y a d'abord tous ceux qui sont liés à l'éducation, qui ne sont abordés ici que de façon marginale, et à l'affirmation de l'appartenance et/ou de l'identification à un groupe social, et qui se décèlent à travers l'évolution des langues. La difficulté est souvent ici de faire la part de ce qui relève des facteurs internes du changement linguistique et ce qui peut être attribués à des facteurs externes, géographiques, culturels ou sociopolitiques. Cette fois, linguistes et historiens sont à égalité, puisqu'il leur faut partir des mêmes archives, mais la sociolinguistique permet de décrire de façon rigoureuse les évolutions et d'analyser leurs causes avec une précision que ne peuvent atteindre les historiens dépourvus de formation linguistique. Anthony Lodge, dont les travaux empiriques⁷⁴ ont démontré

(*Dramata*, Paris [Les Belles-Lettres], 1999 et *Œuvres poétiques*, Grenoble [J. Millon], 2000) et d'Ermenrich d'Ellwangen (*Lettre à Grimald*, Sources d'Histoire Médiévale, 37, Paris [Éd. du CNRS], 2008) et elle est l'auteur, en collaboration avec Michel Parisse de *Apprendre le latin médiéval*, Paris (Picard), 1996 [3^e éd., 2005] et de *Traduire le latin médiéval*, Paris (Picard), 2003, de *Écriture et réécriture hagiographiques : essai sur les réécritures des vies de saints dans l'Occident médiéval (VIII^e-XIII^e siècles)*, Turnhout (Brepols), 2005. En collaboration avec Martin Heinzelmänn, elle a dirigé *La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval. Transformations formelles et idéologiques*, Beihefte der Francia, 58, Ostfildern (Thorbecke), 2003, et *Miracles, Vies et réécritures dans l'Occident médiéval*, Beihefte der Francia, 65, Ostfildern (Thorbecke), 2006.

⁷⁴ Anthony Lodge est professeur de langue française à l'Université de Saint Andrews et a publié notamment *French: from dialect to standard*, Londres-New York (Routledge), 1993

tout ce que la sociolinguistique pouvait apporter à l'histoire de la langue française, reprend ici le problème⁷⁵ dans un essai synthétique qui permettra aux historiens de se familiariser avec cette nouvelle approche d'un objet qu'ils croyaient pourtant bien connaître. Il rencontre sur ce même terrain Serge Lusignan qui, après s'être intéressé au statut plus ou moins officiel de la langue française par rapport aux pouvoirs dans une démarche comparative englobant France et Angleterre⁷⁶, restreint (du moins en apparence) ses objectifs pour se concentrer sur le picard, dont il juge le rôle essentiel non seulement dans le Nord de la France mais aussi dans toutes les régions non francophones de l'Europe du Nord-Ouest⁷⁷, notamment en Flandre.

La sociolinguistique éclaire donc la façon dont les différents groupes communiquent entre eux. Il est clair que lorsque la société étudiée est une « société politique », ce sont aussi toutes les questions qui touchent au fonctionnement de l'espace public et de la place des langues parlées ou écrites (le rapport entre les unes et les autres étant un vaste problème en soi) qui se posent. La plupart des sociétés utilisent plusieurs langues, qui entretiennent entre elles des relations complexes et formant par leurs combinaison et l'équilibre qui se fait entre elles à un moment donné l'une des structures essentielles du système de communication. Certaines langues ont dans de telles structures des fonctions spécifiques : administratives, commerciales, culturelles. Le grec à Rome, l'italien à la Renaissance, le français au XVIII^e siècle sont de ce point de vue des exemples éclairants. Le latin dans l'Occident médiéval offre un exemple plus complexe encore. C'est bien sûr comme dans l'Antiquité une langue administrative, mais son rôle primordial tient à sa fonction religieuse, puisqu'il reste la langue principale d'accès à la Bible et la seule langue admise pour l'office. Le latin est aussi langue de la culture savante, et gardera longtemps ce rôle, à travers les

[trad. fr., Paris (Fayard), 1997] ; *A sociolinguistic history of Parisian French*, Cambridge (CUP), 2004. Il a édité *Les comptes des consuls de Montferrand, 1273-1319*, Paris (École des Chartes), 2006 (texte en ligne : <http://elec.enc.sorbonne.fr/montferrand/>). On peut aussi consulter en ligne sa contribution au numéro spécial de *Médiévales* consacré aux *Grammaires du vulgaire* : « L'insuffisance des théories internes du changement phonétique : le cas de l'ancien français », <http://medievales.revues.org/document982.html>.

⁷⁵ « La sociolinguistique historique et la langue française », p. 00-00 *infra*.

⁷⁶ Serge Lusignan est professeur d'Histoire à l'Université du Québec à Montréal. Il a notamment publié *La langue des rois au Moyen Âge : le français en France et en Angleterre*, Paris (PUF), 2004 ; voir aussi *Parler vulgairement : les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XV^e siècles*, Paris-Montréal (Vrin-Presses de l'Université de Montréal), 1996. D'autres travaux éclairent le rôle culturel de la monarchie française : *La construction d'une identité universitaire en France aux XIII^e-XV^e siècles*, Paris (Publications de la Sorbonne), 1999 et une édition en collaboration avec Olivier Guyotjeannin : *Le formulaire d'Odart Morchesne dans la version du ms. BnF fr. 5024*, Paris (École des Chartes),

⁷⁷ « Approche sociolinguistique du français : le français picard comme langue des autorités publiques dans le Nord de la France », p. 000-000 *infra*.

configurations différentes qu'il pourra prendre, langue de la renaissance carolingienne, de la scolastique universitaire puis de l'humanisme, langue de l'enseignement et des échanges érudits jusqu'au XIX^e siècle au moins⁷⁸. Nous nous attacherons à ces problèmes à partir de deux exemples contrastés. Bruno Rochette, qui a eu l'originalité d'aborder le problème du bilinguisme dans l'Empire romain à l'inverse du chemin que l'on emprunte habituellement, présente ici ses réflexions sur la diglossie qui caractérise Rome⁷⁹, tandis qu'Anaïs Wion analyse les spécificités d'une langue très particulière, le ge'ez, devenu une langue morte, mais qui n'en est pas moins utilisé pour écrire des chartes qui sont des documents performatifs, alors que la langue vernaculaire est l'amharique⁸⁰, si bien qu'il a fallu l'adapter aux exigences des pratiques sociales.

Le troisième ensemble était consacré à la méthodologie, et plus particulièrement aux méthodes quantitatives, ce que l'on appelle aussi la lexicométrie et, de plus en plus aujourd'hui, la logométrie ou la textométrie. Nous avons eu l'occasion de retracer dans la première partie de cet article la fascination certaine que ces méthodes ont exercé sur les historiens et les sociolinguistes à partir des années soixante, et plus particulièrement sur les spécialistes de la période révolutionnaire et de l'histoire du syndicalisme. Les historiens se sont pourtant détournés – parfois par paresse ou par simple ignorance, et c'est bien pourquoi les écoles doctorales ont un rôle à jouer – de ces méthodes au moment où les outils informatiques et les corpus de textes numérisés sont de plus en plus facilement accessibles⁸¹. Il y a heureusement aujourd'hui un net regain d'intérêt pour ces méthodes, qu'il est possible de manier plus facilement et plus soupagement qu'auparavant grâce à une nouvelle famille de logiciels. Il n'a été possible de reproduire ici ni l'intervention de Serge Heiden⁸² ni la très riche participation d'André

⁷⁸ Françoise Waquet, *Le latin ou l'empire d'un signe (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris (Albin Michel), 1998.

⁷⁹ « Les problèmes du bilinguisme dans l'Antiquité gréco-romaine », p. 000-000 *infra*. Bruno Rochette est professeur à l'Université de Liège. Il a notamment publié *Le latin dans le monde grec. Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire Romain*, Bruxelles (Latomus), 1997.

⁸⁰ « La langue des chartes éthiopiennes (XV^e-XIX^e siècles). Modernités et archaïsmes du ge'ez de cuisine », p. 000-000 *infra*. Anaïs Wion est chargée de recherche au CNRS, au Centre d'Etudes des Mondes Africains (CNRS - Paris I- EPHE - Université de Provence) ; elle est responsable de l'inventaire des bibliothèques et des manuscrits éthiopiens sur le portail des médiévistes français, Ménéstrel (www.Menestrel.fr) ; elle publie *Tombeau pour une reine. Le monastère de Qoma Fasilädäs (Ethiopie, XVII^e siècle). Essai de microhistoire*, Paris (Publications de la Sorbonne), à paraître. Voir le reste de son importante bibliographie sur le site du laboratoire, <http://www.cemaf.cnrs.fr>.

⁸¹ Jean-Philippe Genet et Pierre Lafon, « Des chiffres et des lettres : quelques pistes pour l'historien », *Histoire et Mesure*, XVIII (3/4), 2003, p. 215-224, présentation du numéro spécial de la revue intitulé *Mesurer le texte*.

⁸² Serge Heiden est ingénieur de recherche au CNRS à l'ENS LSH de Lyon.

Salem⁸³ à la discussion. Elles ont permis de préciser « l'état de l'art » dans le domaine des logiciels⁸⁴, à un moment où d'importantes recompositions se produisent. Pierre Lafon⁸⁵ nous explique les fondements de la méthode et Damon Mayaffre⁸⁶ nous en présente les apports : on notera que son dernier ouvrage sur les 816 discours et 1 545 505 mots de Jacques Chirac pendant sa présidence révèle une parenté insoupçonnée entre Cratyle et Jacques Chirac qui prononce une fois tous les 500 mots son vocable caractéristique, « naturellement » ...

Le quatrième ensemble, enfin, revenait sur le vocabulaire de l'historien et la distance qu'il implique nécessairement par rapport à celui de ses sources : comment dire ce à quoi nous sommes étrangers, et surtout ce à quoi nous devons impérativement rester étranger, sous peine de commettre la pire faute de l'historien, l'anachronisme⁸⁷. L'historien doit en effet affronter avec sa propre langue, qui s'interpose à la manière d'une loupe déformante, celle de ses sources : entre lui et ses sources, l'éloignement est tantôt de l'ordre du temps, tantôt de celui de l'espace, quand il ne provient pas des deux. Dans tous les cas, cet éloignement a des conséquences linguistiques qui, scrutées avec rigueur et avec méthode, deviennent des indices précieux pour l'historien. Dans le cas du temps, ce sont des paradigmes d'origines différentes qui colorent les mots de connotations qui tantôt se superposent, tantôt s'effacent. Un langage peut ainsi acquérir une étrangeté qui le rend proprement incompréhensible à moins d'un redoutable travail d'élucidation, même si son lexique ne pose pas en soi de problèmes insurmontables. C'est le cas du vocabulaire médiéval de la « langue » et du « signe » qu'Irène

⁸³ André Salem est professeur à l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle et le créateur du logiciel Lexico 3 (voir note 21 *supra*).

⁸⁴ L'historien consultera avec profit Emmanuel Bonin et Alain Dallo, « Hyperbase et Lexico 3 », *Histoire et Mesure*, XVIII (3/4), 2003, p. 389-402.

⁸⁵ « Statistique et lexicométrie : position des problèmes », *infra*, p. 000-000. Pierre Lafon est directeur de recherche au CNRS et membre de l'UMR 5191, ICAR (CNRS – ENS LSH Lyon) ; voir *supra*, note 16.

⁸⁶ « Histoire et linguistique : le redémarrage. Considérations méthodologiques sur le traitement des textes en histoire : la logométrie », *infra*, p. 000-000. Damon Mayaffre est chargé de recherche au CNRS et membre de l'UMR 6039 « Bases Corpus Langages » (CNRS – Université de Nice) : il a publié notamment *Le poids des mots. Discours de gauche et de droite dans l'entre-deux guerres : Maurice Thorez, Léon Blum, Pierre-Étienne Flandin, André Tardieu (1928-1939)*, Paris (H. Champion), 2000 et *Paroles de président : Jacques Chirac 1995-2003 et le discours présidentiel sous la V^e République*, Paris (H. Champion), 2004.

⁸⁷ Sur cette distance entre l'historien et l'objet de son étude, Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris (Seuil), 2001 et l'essai en ligne de Joseph Morsel et Christine Ducourtieux, *L'histoire (du Moyen Âge) est un sport de combat ... Réflexions sur les finalités de l'histoire du Moyen Âge destinées à une société dans laquelle même les étudiants d'histoire s'interrogent*, <http://lamop.univ-paris1.fr/W3/JosephMorsel/index.htm>.

Catach a pris pour exemple et dont elle a donné lors du colloque une analyse si passionnante⁸⁸ que l'on regrette d'autant plus de ne pouvoir la publier ici – mais c'était là un arrangement sur lequel nous nous étions mis d'accord avant la rencontre : qu'il s'agisse de la langue ou du signe, le vocabulaire pourtant rigoureux des scolastiques – ils s'interrogent sans cesse sur le sens des mots qu'ils emploient et passent beaucoup de temps à les définir – est instable ; comment en serait-il autrement alors qu'il s'agit d'un temps de crise linguistique induite par la confrontation du lexique latin au grec, mais un grec pour l'essentiel retrouvé à partir des traductions en arabe. Quant au signe, le problème est plus complexe encore du fait de l'importance du sacrement dans la société médiévale (le sacrement est administré par des signes qui font ce qu'ils signifient) ce qui conduit une partie des scolastiques à utiliser le terme symbole : mais celui-ci reste flou et la distinction entre le signe et le symbole demeure changeante et imprécise. C'est ce qui fait l'intérêt d'entreprises comme celle du vocabulaire européen des philosophies⁸⁹, même si un tel dictionnaire peut difficilement éviter d'être au moins en partie un dictionnaire des intraduisibles⁹⁰.

Mais l'éloignement peut aussi être d'ordre géographique, lorsque l'on se trouve confronté à une langue au lexique mais aussi aux structures totalement différentes de celle de l'observateur (qu'il soit historien, sociologue ou anthropologue) et, en même temps, à une société dont l'organisation originelle est à priori très éloignée de celle dont provient ce même observateur. La difficulté est accrue par le fait que, dans la presque totalité des cas, un masque s'interpose : les structures linguistiques tout comme les structures sociales sont artificiellement rapprochées par le phénomène de la colonisation – dont la décolonisation n'annule évidemment pas les effets ! L'oralité pose des problèmes spécifiques que nous n'avons pas abordés ici⁹¹, mais que l'étude s'applique à des documents écrits ou à des témoignages oraux, on rencontre une même difficulté : comment faire pour

⁸⁸ « L'historien, sa langue et celle des textes sources. L'exemple du vocabulaire de la « langue » et du « signe » au Moyen Âge ». Irène Rosier-Catach est directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EPHE : elle a notamment publié *La grammaire spéculative des modistes*, Villeneuve d'Ascq (PUL), 1983 ; *La parole comme acte : sur la grammaire et la sémantique au XIII^e siècle*, Paris (Vrin), 1994 et *La parole efficace. Signe, rituel, sacré*, Paris (Seuil), 2004. Elle a dirigé, avec Alain de Libera, la section logique – langage du *Vocabulaire européen des philosophies*.

⁸⁹ *Vocabulaire européen des philosophies*, dir. par Barbara Cassin, Paris (Seuil – Le Robert), 2004.

⁹⁰ *De l'intraduisible en philosophie*, numéro spécial de *Rue Descartes*, XIV, 1995, sous la direction de Barbara Cassin.

⁹¹ Sur le problème en général, Jack Goody, *The interface between the written and the oral*, Cambridge (CUP), 1987. Et voir *Entre la parole et l'écrit. Contribution à l'histoire de l'Afrique en hommage à Claude-Hélène Perrot*, édité par Monique Chastanet et Jean Pierre Chrétien, Paris (Karthala), 2008.

surmonter les déformations et les ambiguïtés engendrées par le phénomène colonial, pour retrouver les champs sémantiques précoloniaux ? La linguistique peut ici venir au secours de l'historien : Jean-Pierre Chrétien nous en administre la preuve à partir de l'exemple de seulement trois champs sémantiques, essentiels il est vrai, ceux du pouvoir, des liens sociaux et du travail dans la langue bantoue du Burundi⁹² : devant la remarquable instabilité des termes et des sens que l'on peut leur assigner, l'étude comparée des évolutions du lexique des différentes langues voisines et parentes, en utilisant des méthodes lexicostatistiques, fournit un guide précieux.

Bien sûr, face à ces difficultés, une solution évidente serait de se tourner vers les dictionnaires. Mais Anita Guerreau-Jalabert⁹³, à partir de l'exemple particulièrement révélateur des dictionnaires et du vocabulaire de la parenté, montre qu'en dépit du soin extrême qui est en général apporté à leur réalisation, les dictionnaires peuvent se révéler d'une utilisation dangereuse, sinon trompeuse. Sa conclusion est claire : si les historiens veulent disposer de bons dictionnaires, ils ne peuvent se contenter du travail des lexicographes mais doivent contribuer eux-mêmes à l'élaboration des notices par l'apport de leurs propres recherches. Dans le cas de la parenté, cette tâche est d'autant plus urgente et nécessaire que le vocabulaire conceptuel des historiens emprunte au lexique d'une culture donnée quand il érige en modèle une structure ou un processus observé dans cette société : ils ne disposent pas d'un lexique qui soit le produit d'une construction volontaire découlant de règles précises énoncées par les scientifiques eux-mêmes, comme cela peut être le cas (du moins en règle générale) pour le lexique savant des plantes ou des espèces animales.

⁹² « Faire de l'histoire dans un pays de langue bantoue (le Burundi). Les champs sémantiques du pouvoir, des liens sociaux et du travail ». Jean-Pierre Chrétien est directeur de recherche au CNRS Il est l'auteur de *L'Afrique des Grands lacs. Deux mille ans d'histoire*, Paris (Flammarion), 2003 ; on trouvera sa bibliographie complète dans *Afrique, terre d'histoire : au cœur de la recherche avec Jean-Pierre Chrétien*, dirigé par Christine Deslaurier et Dominique Juhé-Beaulaton, Paris (Karthala), 2007, p. 643-670.

⁹³ Directrice de l'École nationale des chartes de 2002 à 2006, Anita Guerreau-Jalabert est directrice de recherches au CNRS. Elle est depuis 1995 l'une des éditrices du *Novum Glossarium Mediae latinitatis ab anno DCCC usque ad annum MCC*. Outre *l'Index des motifs narratifs dans les romans arthuriens français en vers, XII^e-XIII^e siècle*, Genève (Droz), 1992, elle a publié – entre autres – un grand nombre d'articles sur la parenté médiévale : voir, parmi ceux-ci, « Sur les structures de la parenté dans l'Europe féodale », *Annales E.S.C.*, 43, 1988, p. 1291-1318 ; « *Spiritus et caritas*. Le baptême dans la société médiévale », dans *La parenté spirituelle*, éd. par Françoise Héritier-Augé et Elizabeth Copet-Rougier, (Éd. des Archives Contemporaines) Paris-Bâle, 1995, p. 135-203 ; « Parenté », dans *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt dir., Paris (Fayard), 1999, p. 861-876 et, en dernier lieu, « Rome et l'Occident médiéval. Quelques propositions pour une analyse comparée de deux sociétés à système de parenté complexe », dans *Rome et l'Etat moderne*, édité par Jean-Philippe Genet, Rome, 2007, p. 197-206.

Jean-Philippe Genet

Ce volume sera loin d'avoir épuisé toutes les richesses des problèmes que la relation entre langue et histoire pose. Nous souhaitons seulement qu'il soit utile et permette de sensibiliser les historiens à la langue, au langage et au « discours », et les pousse à s'engager sur les pistes qui s'ouvrent aujourd'hui, notamment grâce à la transdisciplinarité. Peut-être auront-ils un jour à cœur d'en finir avec la « synthèse subjective » traditionnelle dont Michel Foucault leur reprochait l'abus ... il y a déjà quarante ans.

Jean-Philippe Genet
LAMOP (CNRS-Paris I)